

LA PERTE

Poésie

GaËLLE Rauche

Écoute la vie
elle siffle sa douce mélodie
n'attend pas qu'elle vienne à toi
cours vers elle
ta vie est prisonnière de tes pensées
délivre-là toi-même.

J'avais 9 ans.

J'ai glissé des cristaux
du sel de la mer morte
pour expier mes péchés,
allumé une bougie,
regardé mon ventre,
flotter à la surface,
et je t'ai lu,
Kaddish pour un amour,
à haute voix,
laissant sortir de moi
les mots de lait caillé
sur ma poitrine aride
du désert du négus
que je parcours,
sans toi,
tu disais,
tu es mon évidence,
tu disais,
tu es ma femme,
tu disais
je t'aime,
comme un amour

dernier,
tu (me) demandais
comment m'aimes-tu,
je (te) répondais
tellement,
puis tu as disparu,
avec les mots
que tu disais hier
pour les offrir à d'autres,
et tu m'as dépouillée,
dans nos chambres
tu as laissé le vide
que je traîne,
que j'habite,
chaque nuit,
loin de toi,
dans le noir
je vacille,
entre la faute
de t'avoir aimé,
et celle d'avoir été
mais abandonnée,
trahie
par celui qui, jadis
reconnaissait en moi
la fille de Dien Bien Phu,
l'inexorable été
et le baiser bleu
qui aurait pu durer
toute une vie,
si tu n'avais pas,
retiré ta langue
des lèvres
qui jouissaient,
ton nom,
je le supplique
deux fois.
Tu parlais
entre les lignes
que je devais
comprendre,
que je ne comprenais
pas,
images
métaphores,
nous parlions en silence,
le langage des corps,
tu sublimais le monde
dans ton ventre maternel,
et je suivais tes pas
j'allais dans tes errances

regardais tes fêlures
l'enfant que tu étais,
ton amour capricieux,
rêvant d'une vie à deux,
je marchais
je pensais,
à tes côtés.
Mais la plupart du temps,
toi. Tu me laissais, seule.
Loin derrière,
à l'ombre de ta lumière,
j'attendais.
Tu partais, revenais.
Il n'y avait pas de place,
pour moi, dans ton poème.
Pris dans tes tourments
tu es revenu à ta seule véritable amante,
la solitude.
Tu l'as choisie,
elle, que l'on ne choisit pas.
La solitude s'invite,
comme un djin au dîner.
Et aujourd'hui je lis,
Kaddish pour mon Amour.
À haute voix
sans toi,
je prie ma rédemption
je crie pour ton retour,
ma lutte contre l'oubli
et je retiens la nuit,
je mens.
Dans une baignoire de sel
là où je me lamente,
j'écris ton nom
que je récite deux fois,
Majnoun et Leila.
Je m'incline,
sur le sol où nous avons
dansé,
enroulée dans le drap
blanc, de notre amour
sacré,
au pied du lit, où tu m'as dit
je t'aime,
de ces mots qui brûlaient
nos gorges,
nos corps entiers,
mon linceul, désormais.
Jette sur ma tombe,
une poignée de terre.
Laisse moi mourir,

redevenir poussière,
et te retrouver.
Quitte moi,
et reviens.
Au nom du père,
du fils,
et de cette vérité.
Je prierai chaque nuit,
chaque matin,
je prierai ton éveil,
les jours de lune nouvelle,
équinoxe de printemps,
je prie pour que renaisse,
l'amour, incandescent

Le téléphone sonne.

Personne ne répond.
Le téléphone sonne.
Il est tôt dans la nuit.
Au bout du fil.
Une nouvelle, qu'elle
ne veut pas entendre.
Si elle ne décroche pas,
le combiné oubliera.
Peut-être.
Le téléphone sonne.
C'est le silence
qui envahit sa tête,
enfouée, dans un traversin.
Elle remonte la couverture
pour oublier. Le silence.
Le cri strident du téléphone
qui veut lui dire.
Elle sait.
Elle ne veut pas savoir.
Mais. Elle sait.
Hier. A l'hôpital.

Elle a compris.
Elle a voulu étouffer
la souffrance
et maintenir l'oreiller
sur sa tête pour l'empêcher
de respirer.
Personne ne sait.
Mais. Elle sait.
Et elle reste
les yeux ouverts,
sur le silence.
L'avenir qui s'arrête. Là.
Dans cet appel. Sans voix.
Elle attend. Là.
Que tout s'arrête.

C'est ton père, tu dois lui parler.

Lui parler. Oui.
Mais ne pas l'entendre.

Écouter le silence.

A partir de maintenant,
maintenant sera différent.
A partir de cet instant,
précis. On dit précisément
qu'un instant peut changer
toute une vie.
Elle sait.

Sa vie va changer.

Elle a déjà changé.

Je suis suspendue
au **porte-manteaux**
où sont accrochés
tes manteaux.

Un ensemble.
Veste. Pantalon.
Des collants.
Pourquoi.

Le porte-manteaux tombe.
Avec moi.

La laine de ton manteau
n'étouffe pas mes cris.

On m'a dit d'amener
des habits.
Je ne sais pas
quoi amener.

En plein été.
Sous la pluie.

Je te respire.
Pour la dernière fois.

Je me regarde
assise, sur le canapé,
écraser une cigarette,
ramasser les mégots,
les manger,
pour ne pas crier.

Je ne me lave pas
pour garder ton odeur
quelques cheveux de toi
trainent dans la baignoire
je les regarde
je me demande
combien de temps
met un cheveu
pour se dissoudre
dans le calcaire
la mémoire.

Le boléro de Ravel

Ils marchent
à pas cadencés.

Ils vont
te faire mal.

Ils secouent
ta boîte.

Ils ne te feront
pas mal.

Tu es morte.

Quand tu as lâché ma main
elle s'est détachée
de mon bras
et mon bras
s'est arraché
de ma poitrine
avec mon cœur
qui continuait de battre
en morceaux.

Tu disais m'aimer comme une maison qui brûle.

Je cherche
à comprendre
pourquoi
ton âme
m'a menti.

Avec toi j'étais prête.

Tu es parti.

Il parait que le temps efface
moi je n'oublierai pas.

Tu aimais le riz au lait, les meringues et le chocolat.
Tu faisais de la soupe.

Je n'aimais pas la soupe.

Tu ne riais pas souvent.
Tu pleurais sans raison apparente.

Tu allais au cinéma avec tes amies.
Tu avais des amies.

Tu étais une enfant qui attendait de sa maman qu'elle l'aime comme une enfant.
Tu étais une adulte.

Tu étais ma mère.

Tu portais des pulls avec des manches trop grandes, pour mieux te cacher.
Et « mûr et musc » de l'artisan parfumeur.

Je t'aimais.

Ton souffle dans ma bouche
notre respiration,
j'étouffe.

Je verse mon utérus
à travers les parois
j'ai mal.

Je regarde partir
l'eau en tourbillon
je meurs.

J'entends le silence
de ton cœur
je pleure.

J'écris.

Dans les entrailles de mon imagination
tu étais belle car tu étais mienne
et je crois que même si tu avais été moche
tu aurais été belle quand-même.
Et je t'aurai bercé en te chantant comptine
qu'on me chantait gamine,
la chaleur de ma mère
à la gloire de son père
que je n'ai pas connu.
Et je t'ai rêvé nue
sur ma peau, sur mon ventre
dans mes bras qui vacillent
avec cette peur de te laisser tomber,
et celle plus forte encore
de devoir te laisser.
Je t'ai rêvé gamine
et puis tu as grandi
je t'ai appris le monde
et l'amour éternel
en criant des poèmes
je l'ai rendu plus beau
un peu plus habitable
mon enfant, ma bataille.
Tu es née dans ma tête,

et je te parle parfois
de toi. De ce que.
Tu seras.
Tu seras libre.
Car personne jamais
ne pourra t'enchaîner
je te donnerai les clés,
pour ouvrir toutes les portes,
de tous les geôliers,
pour que tu sois
toi-même.
Les poings baissés
et les bras grands ouverts,
pour donner, recevoir,
pour ne pas avoir peur
et puis te dire encore
qu'il faut aimer la nuit
car y naissent parfois
de belles embellies,
c'est là que tu as éclosé,
dans un jardin d'hiver,
et les oiseaux chantaient.

Anna Rose.

J'aime l'odeur des livres.
Je caresse les couvertures, et je te retrouve.
Ma mère est morte est devenue.

Ma mère était libraire.
Elle m'a donné le goût des mots.

La fusion.

L'amour.

La tendresse.

Tu es parti.

Je t'attendrai assise
au pied de la maison
et j'offrirai nos cendres
à la terre fertile.
Je m'habillerai de souffre
pour soulager ma peau
nue, brûlée par tes silences.
Et mon cœur arraché
je le donnerai au vent.
Alors mes souvenirs
fuiront de ma poitrine
pour parler aux oiseaux
qui habitent le vide.
Où mes yeux sont tombés.

Je croyais que c'était toi
ce ne sera plus jamais
plus personne
je serai seule.

Et Georges Castera.

Il y a longtemps que je ne te parle plus.

Longtemps que je ne réponds plus à ceux qui disent que je te ressemble.

Longtemps que je ne regarde plus les photos que j'ai jeté.

Longtemps que je lui parle de toi, à elle.

Longtemps que je cherche à comprendre.

Longtemps que je compte tes erreurs.

Longtemps que je t'en veux.

Longtemps que je croise le miroir et que chaque petite ridule me ramène à toi.

Longtemps que je ne m'arrête plus devant les écoles, que j'évite les jardins d'enfant,
que je n'ai plus d'amis, maman.

Longtemps que je ne dis plus, maman.

Longtemps que j'oublie ton anniversaire.

Mais je me souviens le jour, où. Ta mort a supplanté ta vie.

Longtemps que je ne suis plus la fille de, quelqu'un.

Longtemps que je ne dis plus.

Ma mère est morte.

Quand on me pose la question.

On ne me pose plus la question.

On me demande si j'ai des enfants.

On me demande si je veux des enfants.

On me demande mon âge.

On me dit qu'il n'est pas trop tard.

On me demande si j'en vis.
On ne me demande pas si je vis.
On ne me parle pas.

Pour parler, il faut écouter.

J'écris de la poésie.

**Il y a longtemps que j'ai décidé
que personne ne me dirait plus
à quelle place je dois parler.**

« Demain dès l'aube je partirai »
les larmes tressées je te dirai
que c'est à cause des arbres
qui perdent leurs pétales
qu'amour je déverse
mes glandes lacrymales.

Sous tous les ponts
y'a des amants,
qui mentent.
Jamais moi sans toi,
Et toi. Sans moi.
Paris.
Canal Saint Martin.
Au printemps.
Gare de l'Est,
j'attends le train
qui part,
blottie dans le vent
de l'absence.
J'aimerai que quelqu'un
m'attende quelque part.
Sur le quai 20
ou au terminal F,

avec une pancarte
marquée :
c'est toi que j'attendais.
Alors je saurai.
Que c'était moi.
Et je sourirai.

...
Tu ne m'as jamais
attendue, toi,
tu étais plus tôt
du genre, en retard.

...
C'est moi qui t'attendais.

...
Tu n'as jamais été
à la bonne heure de nous m'aime.

Ce matin, j'ai
sorti les poubelles,
que j'ai jeté dans de grands bac
en plastique gris,
juste à côté des roses rouge,
que tu ne m'as pas offertes,
j'ai trié les papiers,
broyé tes poèmes,
que j'ai brûlés,
juste au-dessus des toilettes
en faïence blanche,
et j'ai vomi ;
nos déclamations d'amour,
tes déclarations d'humeur,
à la mauvaise heure
de nous m'aime,
je me suis assise,
sur mon canapé,
lovée dans ton peignoir,
j'ai regardé,
tout ce qu'il restait de toi

dans cet appartement,
quelques vinyles, rayés
apparemment,
quelques échos de nos ébats,
l'ombre de tes bras
qui me tiennent,
de ta main qui a lâché
la mienne, et des cheveux,
que j'ai gardé dans un petit sac
d'un des bijoux que tu m'avais
offert... je pourrai peut-être
marabouter ta raison,
pour qu'enfin tu reviennes,
à la maison, que tu n'as jamais
habité, comme tu m'as habitée,
moi. Quelques photos
qui traînent, et des regrets
enfermés dans les tiroirs
de ma mémoire,
pleine, trop pleine,
de tout ce que nous
fûmes, parti dans le cendrier,
j'ai cherché les mégots,
juste pour les sentir,
ressentir le parfum
de la nostalgie,
d'une cigarette
après l'amour,
et je me suis demandée,
ce que j'allais manger,
peut-être du chocolat
de la boîte que je vais m'offrir,
encore une fois ; ce soir,
je n'irai pas au restaurant,
pour manger des plantains,
sur une nappe à carreaux,
à l'ombre des bougies,
avec au bord des doigts,
un peu d'poulet grillé,
ce soir, je n'attendrai pas,
ta demande en mariage,
celle que tu as déjà faite,
avec au coin des lèvres,
la gêne des fous d'aimer,
Aragon et Elsa,
Majnoun et Leïla,
quand ne bat plus au coeur
la musique sacrée,
il ne reste que l'errance
où penser abriter,
mon âme délaissée,

et vide. Je remplirai
mon corps, de musique
et de vin, et je danserai
peut-être, pour oublier la faim,
quand sonnera le glas,
à l'horloge du passé,
alors j'ouvrirai grand
aux fantômes du présent,
je leur dirai d'entrer,
car ma porte est ouverte,
à moitié,
et un peu abîmée,
mais ouverte,
à deux mains,
non, je n'attendrai pas,
la demande en mariage,
que tu as déjà faite,
la promesse pas tenue,
la parole effacée,
que j'écris chaque jour
pour ne pas oublier...
la couleur du soleil,
le vol des hirondelles,
au levée du sommeil,
l'odeur de l'évidence,
et l'étoile qui brillait,
s'est-elle éteinte
ou endormie ;
je m'offrirai des fleurs,
un parfum, un caillou,
je m'offrirai l'amour,
que je mérite,
en fin. Et nue,
je partirai, habillée
de mon rire,
aux éclatants
soleil, la lune
s'en est allée,
nous l'avons
tant aimée.

Je t'ai aimé jusqu'à l'ivresse,
quand la tête tourne âme-oureusement
je me lâchais dedans tes bras
pour voir jusqu'où tu me tiendrais
sans m'échapper,
et sans tomber,
tu m'enserrais,
tu m'embrasais,
mais un jour,
tu m'as demandé d'arrêter,
tu en avais marre,
de moi,
de nous,
de ma confiance
mal assurée,
de mon besoin de sécurité,
tu me trouvais trop lourde.
Tout était devenu trop lourd
en réalité.
Tout, sauf la poésie.
Alors tu m'as lâchée.
Quand ma tête a touché le sol
ça a fait un bruit de grelot,
comme un hochet cassé.
Comme le jouet de notre fille,
le jour où je l'ai échappé.
Quand je me suis relevée.
Tu étais encore là.

Et dans ma main,
le silence de ton odeur.
Tu fais partie de ces gens
qui n'ont pas d'odeur,
et qui laissent pour temps, une trace,
un bleu, à la place du coeur.
Je t'ai aimé jusqu'à la gueule de bois,
celle qui vous laisse la gorge sèche,
et dans la bouche, un goût amer,
de tripes mal vomis.
Celle qui vous laisse, sonnée,
au lit, avec de vagues souvenirs
de soirée.
Je me suis réveillée nue,
c'est étrange.
De ces nuits là,
je me souviens m'être endormie,
habillée.
De ces nuits là,
je me souviens qu'elles étaient blanches. Pour mettre un terme,
à notre métissage, à notre mélange
de couleurs,
de nos âmes, corps et coeurs.
Et cette nuit,
j'ai encore rêvé de toi.
Ta tête était posée sur mes genoux.
Comme autrefois,
comme après toi.
Les rêves,
et les nuits où le temps ne passe pas,
où je tombe, à nouveau,
comme ce jour où tu m'avais lâchée,
c'est tout ce qu'il reste,
désormais.
Je ne bois plus de rhum vieux,
depuis toi.
J'ai arrêté le Don Papa.

J'aurai aimé.
Ne pas nous rencontrer.
Étrangers.
Dans un monde différent.
Serait-il moins bleu?
Si je n'avais pas.
À oublier.
Ton sourire.
Le mien.
Ta peau.
La mienne.
Ton souffle.
Le mien.
Ton silence.
Ton silence.
Ton silence.
Mes maux.
Ta vie.
Poème.
Ma solitude.
Qui ne s'accorde plus.
À la tienne.
Tes rimes.
Mes vers.

J'aurai aimé.
Ne pas croire.
L'espoir.
De cet Amour.
Dernier.
Ne pas posséder.
Ne pas avoir.
À oublier.

J'ai attendu
ton re-amour
mon Amour,
celui que
tu m'avais
donné,
celui que
tu as
repris,
et je me souviens,
tu sais,
le bruit du monde
se briser,
un bruit sourd
et désolé,
la catastrophe
que personne
n'entendait
en moi,
et le silence
assourdissant,
là où tout
s'est arrêté
dans un geste

de globe brisé,
lâché et sidéré,
tout dans ma tête
s'en est allé,
les rêves
et les pensées,
les espoirs
vides. Et mes oreilles
qui bourdonnaient
de cet instant,
l'inattendu,
je suis restée,
sonnée, à regarder
le temps à terre,
qu'en faire,
je te le rends.

Un ciel d'hiver en été.
C'est cet été où j'ai accepté notre séparation.
La séparation c'est bien ce qui manque
aux gens qui s'aiment.
Ceux-là mêmes qui s'aiment
comme si demain.
Mais si demain existait vraiment, alors crois tu que le monde serait différent.
Différente je le suis tous les jours, depuis toi.
Toi qui aimais la poésie.
Plus que tu ne m'aimais moi.
Moi je la portais comme un linceul.
Un linceul qui nous empêchait d'être en vie.
L'envie qui me tenaille encore aujourd'hui.
Aujourd'hui ou peut-être, hier.
Car, hier est toujours un possible.
Le possible de réinventer le temps.
Le temps qui file.
File l'amant.
L'amant s'en est allé.
Allé plus vite que les vacances d'été.
L'été c'est ce qui manque à l'hiver.
L'hiver à l'intérieur de soi m'aime.
Même quand l'on garde un peu de lumière.
De cette lumière étoilée que l'on boit diluée, dans des petits sachets de thé.

Le thé, ça me réchauffe quand t'es pas là.
Pas là, c'est bien ce que j'ai compris, appris, et cris.
Écris car pour toi, la poésie sauvera le monde.
Mais le monde mon âme-our, a-t-il envie d'être sauvé?
Et, sauvé toi tu l'as fait... tu m'as sauvée, puis tu t'es sauvé.
Sauvé comme le monde, mon Âme-our.
Mon Âme-our, que reste-t-il après l'été?

Si je te tends la main
tu peux la mordre
ou l'embrasser.
Si je te tends le bras
tu peux le tordre
ou l'embraser.
Si je te tends la bouche
tu peux y cracher
ou y déposer le souffle
de nos deux âmes
enliannées.
J'ai peur.
Car d'autres avant toi
ont dévoré ce corps
jusqu'à l'os.
D'autres avant toi
l'ont battu, humilié,
puis laissé, lassés.
Tellement de fois
que j'ai fini par
ne plus l'habiter.
J'ai peur.
Car tu me déranges.

Ton Amour me dérange.
Car je me sens vulnérable.
L'âme en émoi.
Et l'enfant en moi,
se cache.
Celle que l'on a abandonnée.
Et la femme en moi,
se cache.
Celle que l'on a trahie.
Et qui retrouve dans les regards
la honte, médusée.
J'ai peur.
Et je dépose à nos pieds
mes armes, en pleurs,
arrachées de mon ventre,
en fleurs.
Et maintenant le vide.

Aimez la poésie,
mais n'aimez pas un poète!
Aimez la poésie
qui est la vie, elle même
et son souffle d'envie
qui tape les artères,
les alvéoles offertes
respirent les cerisiers
et se couchent en riant
sur un parterre lilas
de fleurs qui n'fânent pas,
aimez la poésie
et sa saveur sucrée
de rose, de lait, de miel
quand tout le corps exulte
au vol des hirondelles
au printemps qui renaît,
aimez la poésie,
mais n'aimez pas un poète!
Un poète aime l'amour,
plus qu'il ne sait aimer.
Il aime ce sentiment
au goût d'éternité,

il aime cet idéal
où né ce frémissement,
la créativité.
Il vous nommera poème,
lira entre vos lignes,
dans vos mains enliées,
il écrira,
des mots,
dits sur le bout des doigts.
Puis, il se lassera
du rêve trop vite restreint,
le poète aime.
L'insaisissable instant.
L'infini du moment.
Et l'éternel présent.
Aimez la poésie
qui transcende les ombres
qui survivent au printemps,
aimez danser, chanter les mots
qui repeignent les oiseaux,
mais n'aimez pas un poète!

Je me demandais ce qu'était
ce goût coincé, au bout des lèvres,
qui retenait mes sourires,
l'amertume d'une bière trop brune
un soir d'été en hiver,
l'amertume, tu sais,
c'est tout ce qu'il reste
quand il ne reste rien,
à regretter.
Et cette douleur,
juste sous les paupières,
ce sont les larmes restées
dans l'amertume de la bière brune
et qui remonte et redescend
et qui stagne,
dans le foie,
celui qui éponge tout,
toute la bile que l'on se fait
à force de bières,
et d'amertume,
à force de sourires
que l'on ne sait plus donner,
et puis, il y a le dos,

bloqué, quand y'en a plein,
trop dans les reins,
et que l'on peine à avancer.
L'amertume, c'est elle,
qui retourne le coeur,
et asservit le corps,
qui sidère et entache,
qui attache et enterre,
celle qui nous meurt,
c'est elle, celle qui reste,
quand il ne reste plus rien,
à regretter.

Ce matin je me réveille
seule,
je comprends que ma mère, ma fille, mon père,
le sien,
tout le monde est parti,
et j'entends les oiseaux chanter,

et j'entends les larmes couler,
le sel rouille le fer de la cage du vieux coq
muet.

Je t'aimais toi
tu aimais l'amour
et aujourd'hui
je te nomme,
éphémère.
Point.
A la ligne
de nos déclamations
d'amour, dernier.
Tu as fourré
dans ma bouche
le mot silence.
L'écho dans mon ventre
a répondu,
j'attends.
Éphémère.
Je t'écris que l'absence
a fini d'assécher
ma langue.

Depuis que tu es parti
j'ai comblé le silence en moi
par le vide de ton absence,
je me suis attachée
à nos souvenirs
comme à une liane
sans racines, et j'ai pleuré
pour que tu nous reviennes,
pour que tu te réveilles,
je ne dors plus, tu sais.
Dans mon sommeil sans trêves
tu te ballades en corps
et j'écris ton nom,
à l'ombre de mes nuits blanches,
celui que tu m'avais donné
celui que tu m'as repris,
sans un mot, sans une lettre,
sans un adieu,
avec juste un pardon,
l'insomnie est brutale
et depuis, je ne dors plus,
tu sais.
Le sommeil ne vient pas
où il repart, comme toi,

il me prend et me laisse,
m'abandonne au réveil
et les yeux grands ouverts
me jette dans le trou, le béant,
je le nourris de nous
j'en fais un trop plein,
terre plain de larmes,
de cris, d'écrits, de questions,
et j'évide les réponses
abreuvées d'illusions.
J'ai essayé d'oublier
à force de ne pas comprendre
celle que tu as quittée,
la mère, la femme,
laquelle dis moi, laquelle
dort-elle à tes côtés...
chaque rupture est un deuil,
la perte de l'espoir,
du couple, de la famille,
la tienne est trahison
et même le sommeil
ne veut plus de moi.
Il ne me prend pas
car personne ne me prendra plus,
et la nuit, je ne dors pas,
mais je rêve, tu sais.

Vestige du confinement
sans toi, ni loi.
j'écrivais sur les barricades.

Vertige des barricades,
j'écrivais sur le confinement,
sans toi.

Je t'attendrai assise
au pied du vieux volcan
et j'offrirai nos cendres
à la terre fertile.
Je m'habillerai de souffre
pour soulager ma peau
nue, brûlée par tes silences.
Et mon coeur arraché
je le donnerai au vent.
Alors mes souvenirs
fuiront de ma poitrine
pour parler aux oiseaux
qui habitent le vide.
Où mes yeux sont tombés
et déroulent à tes pieds
une verte colline.
Aux horizons de paix.

**Et puis soudain la falaise
la fin du voyage,
mon *Fistera*.**

**Vivre ou mourir
sourire
à l'instant
au vent
à la mer
qui fait danser
mes pas,
à la houle
qui frappe
les semelles
du temps.**

**Nous sommes
déjà demain
Barbara chante.**

**J'apprends à nager
à contre sens
à saler ma peau d'espoir
je hisse le regard
jusqu'à Étretat
il fait beau
droit devant
le bateau reviendra
le soleil brille ailleurs
il neige à Étretat
pour la dernière fois.**

Entends-tu ma prière,
pour le monde,
pour la terre,
pour mon fils.

Il est venu en rêve
me dire qu'il arrivait
qu'il se nommait Soan
je l'ai appelé Zéphyr
car le jour où il est né
il soufflait un vent de poème,
après trois ans d'hiver
où je marchais pieds nus
les orteils gelés,
j'ai reconnu l'été
et sa lumière qui filtre
à travers les persiennes,
vêtu de chaleur douce
ta peau contre la mienne
je sais que quelque part
quelqu'un, et c'était toi,
dans ce silence troublant
la cafetière italienne
chatouille mes souvenirs
d'enfant, à Saint-Etienne,

il neige dans ma mémoire
des flocons, des sourires,
les bus sont bloqués,
ce matin, l'école sera fermée,
la table du jardin
est habillée de blanc,
à travers la fenêtre
j'entends le bruit des poings
étouffés par le froid.

Je n'aimais plus les hommes,
avant toi,

Soan.

Les oiseaux chantent
ils ne meurent plus d'amour
ils regardent l'horizon
et la ligne de mon front
qui se plisse,
en pensant au monde
que nous t'avons laissé,
un génocide après l'autre,
qui nous permet d'oublier
le prochain, ce matin,
j'ai entendu le bruit sourd
du globe brisé,
la boule à neige tombé là
et l'eau sous mes doigts de pied,
j'ai ressenti l'effroi
j'ai éteint la radio,
à quoi bon se faire mal
maintenant que tu es là.
Tous les mots me bousculent,
ils m'écorchent,
ils me noient.

Devrai-je nous réfugier
à l'abri du poème
pour que tes sourires
gardent cette couleur d'été,
mon fils, c'est là que tu es né,
dans la beauté ultime
d'un soleil orangé
qui résiste au vulgaire
et sur cette infamie
je ferme tes paupières
pour que tes jours soient bleus
comme une orange.
"Tu portes un poème"... m'a dit,

celui qui est parti,

et je te portais toi,
dans chacun de mes vers,
dans chacune de mes voix,
j'ai planté des cailloux
qui fleurissent en hiver,
pour que jamais,
tu ne perdes la joie,

celle que tu m'as apprise,
et celle qui m'enmerveille,
moi, qui arrivait du froid.